L'avidité – lexie constituante de l'univers discursif moliéresque dans la pièce L'*Avare*

Nicoleta-Loredana MOROŞAN
Université "Ştefan cel Mare" Suceava
nicoletamorosan@litere.usv.ro

Abstract: This article presents the different instances of miserliness and the way in which this vice is derided in the text of a classic French comedy, *L'avare*, written by Molière. Our aim is to analyse how this psychological trait is transposed into words in the discourse uttered by Harpagon, the character whose nature is entirely subject to it. Consequently, we shall peruse the line of conduct validated by Harpagon's lecture held to his son whom he wants to be following in his footsteps, as well as the progression of the speech engendered by his tormented thinking of his project of marrying a poor girl who would bring him no dowry. Resorting to the tools provided to us by the textual linguistics in conducting our analysis, we shall single out the different ways in which miserliness manifests itself in the *Avare*'s discourse, when coming up to the surface of language.

1. QUAND L'AVARICE FÉDÈRE LE DISCOURS DU SUJET

Quand le lecteur d'aujourd'hui pense à la pièce *L'Avare* de Molière, comédie classique dans les deux sens du terme – autant d'œuvre représentative pour le classicisme français, que d'œuvre pérenne, ayant passé l'épreuve du temps –, une des premières étiquettes, sinon poncifs, y attribuée est, sans conteste, celle d'«illustration

BDD-A17713 © 2013 Editura Universităţii din Suceava
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-15 02:02:13 UTC)

de l'avarice». Étiquette par ailleurs imposée d'emblée par un élément central de la paratextualité, le titre. En tant qu'observateur de la nature humaine, Molière a tenté de saisir dans son œuvre comique les attributs essentiels de l'être humain, dans lesquels les gens de son temps pussent se retrouver, dans le but traditionnel de la comédie classique de *castigat ridendo mores*. Autrement dit, il s'agit de corriger des attitudes, par le pouvoir normatif du théâtre, et en même temps de distraire les gens, en suivant le précepte d'Horace – celui de joindre l'utile à l'agréable. La comédie est censée disqualifier le vice, neutraliser les pulsions négatives. Et pourtant, il ne faut pas oublier que, lorsqu'il écrit la pièce *l'Avare*, Molière traverse une crise morale (causée par l'interdiction de *Tartuffe*), et que son univers théâtral s'en ressent. Prenant la mesure de la méchanceté dont est capable l'être humain, il fustige à travers les répliques de ses personnages la folie universelle des hommes, aveuglés par l'amour-propre. Si le premier Molière, celui des «Précieuses ridicules», de «L'école des femmes» ou de «L'école des maris» est foncièrement optimiste, le deuxième est amer, et il arrive que l'imposture triomphe et que la raison, élevée au rang de doctrine par l'esthétique du siècle, éclate en deux, devenant stérile. Tout en nous invitant à l'indignation, «Molière s'aligne sur la tendance dominante d'une société où triomphent l'habileté des flatteurs et intrigants et l'élégance des faux honnêtes gens.» (J. Rohou, 1989: 271).

La famille bourgeoise, les problèmes matrimoniaux, les problèmes conjugaux, la médecine, tout passe au crible du désenchantement de l'auteur dont les personnages seront enfermés dans leurs manies tyranniques. Ainsi est-il que, dans l'*Avare*, la fonction principale de l'argent est celle de moyen d'action sur les autres personnages avec lesquels l'avare interagit, ce qui ne peut qu'engendrer des effets négatifs sur eux tous. Pour le contemporain de Molière, l'auteur de l'*Art poétique*, Nicolas Boileau, membre de l'Académie Française fondée en 1634 par le cardinal Richelieu, Molière est le plus grand auteur de son temps, car c'est lui qui avait le mieux «attrapé la nature humaine». Avec cette pièce, l'auteur surprend en détail la nature et les diverses ma-

BDD-A17713 © 2013 Editura Universităţii din Suceava
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-15 02:02:13 UTC)

nifestations d'une obsession particulière, l'avarice. Pourtant, tout en saisissant avec finesse les multiples instances de cette obsession, Molière s'éloigne de la réalisation d'un personnage à intériorité psychologique foisonnante. Le brossage d'une seule et unique passion rend le profil du personnage défaillant par rapport un être humain caractérisé par une diversité psychologique.

À la lecture de la première scène du premier acte, nous voyons également un autre thème prendre contour, un thème qui se greffe sur le premier, puisque se trouvant contrarié par lui. Les deux sujets seront enrobés et réfléchis par ce qui portera la marque du «dialogue moliéresque», un dialogue «non seulement révélateur de caractères, et d'une grande portée satirique, mais nourri, rythmé, porteur par lui-même de tout un jeu à la fois gestuel et verbal» (A. Blanc, 1995: 107). Les didascalies n'occupent pas une place de choix dans l'économie des pièces au XVII^{e} siècle; mais les interactions verbales entre les personnages seront telles que par leur richesse compositionnelle elles suppléeront au manque d'indications scéniques.

Le discours de tous les cinq actes de cette pièce classique prend sa substance de deux «A», Avarice et Amour, la prééminence étant accordée à l'Avarice intimée par le titre lui-même. Reprenant la terminologie de Dominique Maingueneau, de «discours constituant», nous pouvons affirmer que l'avarice est attitrée comme lexie constituante, tandis que le thème de l'amour vient la renchérir, étant un des catalyseurs qui la mettent en scène. Dans ce qui suit, nous allons analyser les mécanismes compositionnels par le biais desquels le discours de la pièce se nourrit du «A» qui forme sa toile de fond constitutive. À une analyse approfondie de la nature primordiale du personnage, telle qu'elle ressort à travers le discours des personnages, nous découvrons l'avarice des propos tenus autant par Harpagon que par les autres personnages de cet univers dramatique.

L'action de la pièce se passe chez Harpagon (le personnage central auquel renvoie le titre), un bourgeois riche, veuf et père de deux enfants, Cléante et Élise. La pièce comprend plusieurs projets de mariage: deux projets planifiés et déclarés par Harpagon,

BDD-A17713 © 2013 Editura Universităţii din Suceava
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-15 02:02:13 UTC)

entre une belle jeune fille, Marianne, et lui-même, et un autre entre sa fille et un vieillard riche; deux projets secrets, entre Elise et Valère, son intendant, et entre Cléante et Mariane, la jeune fille même convoitée par Harpagon. De tous ces projets, deux uniquement auront gain de cause, ceux qui n'impliquent aucunement la volonté de l'Avare, car sa réalité monovalente veut qu'il subsiste par son seul attachement excessif à l'argent.

2. LA LIGNE DE CONDUITE VALIDÉE PAR LE DISCOURS DU LADRE

Par rapport à l'échange et à la circulation économique des biens dans la société, l'avarice engendre un comportement passionnel perturbateur. L'avare ne s'isole et ne s'exclut pas de l'échange social; il ne saurait être un solitaire. Bien au contraire, nous sommes en présence d'un actant dont le comportement influe sur la circulation des biens, des femmes et des messages, en la perturbant. En fait, sur chacune des trois dimensions, l'avare «fait de la rétention, détourne et s'approprie ce qui doit circuler dans le champ social; il prend plus que sa part, et surtout il s'approprie des biens (ou des femmes!) dont il ne peut ou ne saurait faire usage, au dépens de ceux qui en feraient un usage social canonique» (E. Rallo Ditche *et al*., 2005: 53).

Comme tout pingre dont l'avarice est une manière de vivre, Harpagon a des vues très arrêtées sur la ligne de conduite qui doit être préservée par rapport à l'argent. Aussi tient-il un discours à son fils, qui vient de l'informer qu'il s'achète des vêtements qui sont à la mode (pour tenir le pas avec le mouvement de la société)[1] de tout l'argent qu'il gagne au jeu, un discours censé lui enseigner l'art d'augmenter ses biens et de ne point prodiguer: «Cléante. [...] je mets sur moi tout l'argent que je gagne. Har-

[1] Pour pouvoir participer à la vie sociale et pour agir conformément à son rang dans le monde, Cléante sera même prêt à s'endetter, et recourra à un usurier. Cet usurier s'avère être justement son père, impliqué, lui aussi, dans les échanges économiques de son temps, mais à l'autre bout de la chaîne, en tant qu'actant qui prête de l'argent, touchant un intérêt.

BDD-A17713 © 2013 Editura Universităţii din Suceava
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-15 02:02:13 UTC)

pagon. C'est fort mal fait. Si vous êtes heureux au jeu, vous en devriez profiter, et mettre à honnête intérêt l'argent que vous gagnez, afin de le trouver un jour. Je voudrais bien savoir, sans parler du reste, à quoi servent tous ces rubans dont vous voilà lardé depuis les pieds jusqu'à la tête, et si une demi-douzaine d'aiguillettes ne suffit pas pour attacher un haut-de-chausses? Il est bien nécessaire d'employer de l'argent à des perruques, lorsque l'on peut porter des cheveux de son cru, qui ne coûtent rien. Je vais gager qu'en perruques et rubans, il y a du moins vingt pistoles; et vingt pistoles rapportent par année dix-huit livres six sols huit deniers, à ne les placer qu'au denier douze.» (acte I, sc. 4: 28)

Cette tirade à caractère didactique, qui mise sur son effet per-locutoire, celui d'éveiller le sens de la responsabilité de Cléante envers son argent, est révélatrice pour le crédo qui réglemente le mode de vie d'Harpagon. Conçue dans les genres judiciaire et épidictique, elle fait autant un procès à la manière de se conduire du fils, accusant le tort de ses dépenses, que un éloge à la simplicité, en vertu du manque des dépenses qu'elle implique. Le blâme est direct, prenant la forme discursive d'un acte de langage comportatif de critique: «C'est fort mal fait.». Ce verdict tombe sec, et, pour s'as-surer l'adhésion de son interlocuteur, pour lui faire changer d'habitudes dépensières, le locuteur Harpagon procède à lui donner une leçon de vie. Placée sous la houlette déontique «vous devriez», elle commence par l'invite à bien placer l'argent gagné pour qu'il rapporte. Harpagon n'est pas outré par le fait que son fils joue, mais par le fait qu'il redonne tout cet argent à la société (faisant des dépenses onéreuses, à son avis, en matière de costumes, par exemple), au lieu de le mettre au profit en redoublant les sommes gagnées: «vous en devriez profiter, et mettre à honnête intérêt l'argent que vous gagnez, afin de le trouver un jour». L'avarice dévoie le flux courant des échanges sociaux, investissant l'échange dans le sens d'une modification ou d'un pervertissement de la valeur des objets échangés. L'usure prônée et pratiquée par l'Avare suppose le prêt d'un argent qui rentrera dans les caisses du «fesse-mathieu» à un

BDD-A17713 © 2013 Editura Universităţii din Suceava
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-15 02:02:13 UTC)

taux d'intérêt exorbitant (v. acte II, sc. 1: 42-45). D'une part, il n'est pas l'avare parfait, celui qui vit dans l'unique but de contempler ses possessions, car il réintroduit l'objet de son avarice en circulation; mais d'autre part, à la différence de l'échange pratiqué par son fils, cela n'est pas sans qu'il vise à reprendre plus tard la somme investie décuplée: «afin de le [l'argent] trouver un jour».

Le discours continue dans le registre judiciaire, par une question rhétorique, qui reprend le ton accusateur du début de la tirade: «Je voudrais bien savoir, sans parler du reste, à quoi servent tous ces rubans dont vous voilà lardé depuis les pieds jusqu'à la tête, et si une demi-douzaine d'aiguillettes ne suffit pas pour attacher un haut-de-chausses ?». L'effet escompté au moyen de ce tour interrogatif est de dissuader le jeune homme de réintroduire dans le flux social son argent, une fois acquis. Instrument de persuasion, la question rhétorique a le rôle de détourner l'interlocuteur de toute intention de nier le bien-fondé du blâme et même d'y répondre. L'inventaire des articles vestimentaires, par l'énumération y impliquée, est censé mettre en évidence l'Inutilité de ceux-ci, revêtissant donc une visée réprobatrice. L'avarice est une passion de désynchronisation entre les besoins et les désirs, les acquisitions et les dépenses, supposant un rétrécissement de l'existence par le confinement dans des activités de ramassage de biens. Ce qui pour le jeune homme qui obéit au code social en date en voulant tenir son rang et avoir sa place dans le monde relève du seuil du nécessaire et de l'utile, pour le ladre obnubilé par son avarice est tout simplement inutile.

Le réquisitoire du style de vie enchaîne sur un énoncé ironique: «Il est bien nécessaire d'employer de l'argent à des perruques, lorsque l'on peut porter des cheveux de son cru, qui ne coûtent rien». La modalité aléthique de la nécessité, renforcée par l'adverbe explétif «bien», qui introduit une action (acheter des perruques) mise en parallèle avec une action qui passe pour son opposé (porter ses propres cheveux), donne lieu à l'ironie, indiquant l'attitude du sujet parlant à l'égard de son interlocuteur, de lui-même et de son propre énoncé. L'énoncé est polyphonique, le

BDD-A17713 © 2013 Editura Universităţii din Suceava
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-15 02:02:13 UTC)

locuteur Harpagon se démarquant de sa première partie, qui revient à l'opinion individuelle de Cléante, ou peut-être collective, du monde qui se plie aux conditions habituelles de l'échange social, n'exprimant son opinion que dans la deuxième.

La réprimande est close par une démonstration de calcul mathématique rapide: «Je vais gager qu'en perruques et rubans, il y a du moins vingt pistoles; et vingt pistoles rapportent par année dix-huit livres six sols huit deniers, à ne les placer qu'au denier douze». L'emploi du verbe performatif «gager» provoque l'interlocuteur à la vérification du calcul, provocation censée renchérir sur l'autorité de celui qui engage le concours et de pousser son interlocuteur à se rendre à l'évidence du modèle de conduite dont il vient de prendre connaissance. La précision des chiffres, représentant même le dernier denier, dans des conditions précises, a le rôle d'accabler Cléante; dans le même mouvement, elle montre Harpagon comme un usurier qui connaît par cœur les ficelles de son affaire.

3. AVARICE ET AMOUR – UNE COALESCENCE IMPROBABLE

Le sens pratique des affaires ne quitte jamais Harpagon, ni même lorsqu'il s'agit de la belle jeune fille qu'il désire épouser. Cette situation où il remplit le rôle de prétendant à la main d'une jeune fille entre en contradiction, à première vue, avec son égoïsme et son manque de confiance dans les autres. En fait, le désir d'Harpagon de se remarier ne s'explique pas par l'amour dont il serait animé, mais par le fait que, pour un bourgeois de son âge dans la société de son temps, il sied d'avoir auprès de lui une jeune femme; en même temps, pour lui, c'est aussi important que ce mariage soit une bonne affaire. L'absence du dot tourmente Harpagon: «C'est une raillerie que de vouloir me constituer son dot de toutes les dépenses qu'elle ne fera point. Je n'irai pas donner quittance de ce que je ne reçois pas; et il faut bien que je touche quelque chose». (acte II, sc. 5: 57) Son raisonnement est spécifique au matérialisme qui caractérise son avarice. Si dans le

BDD-A17713 © 2013 Editura Universităţii din Suceava
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-15 02:02:13 UTC)

premier acte, il conseillait son fils de ne pas faire des dépenses inutiles, et de considérer l'argent ainsi économisé comme un gain «...en perruques et rubans, il y a du moins vingt pistoles», cette fois-ci, dans le deuxième acte, il reproche à Frosine l'entremetteuse de vouloir le duper en essayant de faire passer les habitudes d'économie de la jeune fille pour un grand avantage lors de l'union de mariage: «C'est une raillerie que de vouloir me constituer son dot de toutes les dépenses qu'elle ne fera point».

En réalité, l'inconsistance de ses propos dans les deux actes n'est qu'apparente, car les conditions auxquelles ils renvoient ne sont pas les mêmes. Si la première situation n'impliquait qu'un actant, soi-même, l'argent économisé lui appartenant dès le début, dans la seconde situation apparaît aussi un deuxième actant, Mariane, la jeune fille censée fonder une famille avec lui. Or, un deuxième actant, pour Harpagon, ne peut remplir qu'un des deux rôles suivants. Elle peut être soit la personne au compte de laquelle il va gagner de l'argent dans un échange (l'usure) où il va augmenter sa part au détriment de l'autre actant impliqué (c'est, d'ailleurs, ce qui rend la première situation légitime: «et vingt pistoles [économisés] rapportent par année dix-huit livres six sols huit deniers, à ne les placer qu'au denier douze»). Ou bien, elle peut tomber dans la catégorie où se trouve le monde tout entier, suspecté par Harpagon de vouloir lui voler l'argent. Or, dans son simple rôle de future fiancée pauvre, Mariane ne peut pas lui apporter ce que demande l'usage: le dot. Aussi la réaction de l'avare à l'argument de Frosine est-elle une de révolte, l'avantage présenté par elle étant vu comme une tromperie: «C'est une raillerie que de vouloir...». En calculateur rusé, Harpagon ne pense qu'à augmenter son capital. Et parler du mariage, c'est parler de «recevoir», de «toucher de l'argent», de «donner quittance»: «Je n'irai pas donner quittance de ce que je ne reçois pas; et il faut bien que je touche quelque chose». La déclaration faite au moyen du mode indicatif – mode qui campe l'énoncé dans la réalité, qui refuse de cautionner le mariage, la cause de ce refus exprimée par la modalité déontique renchérie par l'adverbe explétif «il faut bien que...», l'objet direct présent dans le dernier

BDD-A17713 © 2013 Editura Universităţii din Suceava
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-15 02:02:13 UTC)

syntagme verbal «touche quelque chose» ont la tâche de sanctionner l'absurdité de l'idée qu'un mariage pourrait se faire sans que le mari – l'avare touche «au moins» quelque chose, sinon un dot considérable.

La maladie d'avarice suit son cours, et même dans la posture d'amoureux, l'avare restera égal à lui-même.

Bibliographie

Texte de référence:
MOLIERE**,** 1991, *L'Avare*, Hachette, Paris.

Œuvres critiques:
BLANC, André, 1995, *Lire le classicisme*, Dunod, Paris.
MAINGUENEAU, Dominique, 2004, *Le discours littéraire, Paratopie et scène d'énonciation*, Armand Colin, Paris.
ROHOU, Jean, 1989, *Histoire de la littérature française du XVII^e siècle*, Nathan, Paris,

Dictionnaires:
AQUIEN, Michèle, MOLINIE, Georges, 1996, *Dictionnaire de rhétorique et de poétique*, Librairie Générale Française, Paris.
CAYROU, Gaston, 2000 (rééd.), *Dictionnaire du français classique*, Klincksieck, Paris.
RALLO DITSCHE, Elisabeth, FONTANILLE, Jacques, LOMBARDO, Patrizia, 2005, *Dictionnaire des passions littéraires*, Belin, Paris.

BDD-A17713 © 2013 Editura Universităţii din Suceava
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-15 02:02:13 UTC)